

Edwin Erich Dwinger : donner un sens à la souffrance



Au cours de sa jeunesse, il arrive de tomber sur les livres de certains écrivains, qui vous impressionnent tellement que leurs œuvres ne vous quittent jamais plus. Edwin Erich Dwinger, écrivain très célèbre sous la République de Weimar, qui fut, à côté de Werner Beumelburg, le principal écrivain du « nationalisme soldatique » (*soldatischer Nationalismus*) appartient aujourd'hui à la catégorie peu enviée des écrivains oubliés de l'entre-deux-guerres. Même si certains de ses livres ont été réédités, il y a quelques années, son nom ne dit plus rien à personne, y compris dans les rangs du néo-conservatisme néo-nationaliste, où, forcément, on ne lit plus ses livres. À tort !

Edwin Erich Dwinger est né le 23 avril 1898 à Lübeck, fils d'une mère russe et d'un officier allemand. Pendant toute sa vie, il a été tiraillé entre l'Allemagne et la Russie. Comme pour beaucoup de jeunes Allemands de sa génération, la Première Guerre mondiale sera l'événement central de son existence. Il se porte volontaire en 1915. Les années de guerre le marqueront tellement qu'à sa profession de paysan, librement choisie, il ajoutera celle d'écrivain, mû par le désir ardent de raconter son vécu de combattant et d'identifier sa patrie, l'Allemagne.

Après un bref engagement sur le front russe, le jeune aspirant d'un régiment de dragons, âgé de dix-sept ans, est grièvement blessé et fait prisonnier par les soldats du Tsar. Avec ses camarades, il aboutit au terrible camp de Totzkoïe, dont des milliers de soldats allemands ne reviendront jamais. L'administration du camp est inhumaine : les détenus meurent du typhus ou, plus simplement et plus cruellement, de faim. Dans la première partie de sa

trilogie *Die deutsche Passion* (*La Passion allemande*), intitulée *Armee hinter Stacheldraht* (*Une armée derrière les barbelés*), Dwinger tente de donner un sens à cette souffrance indicible, provoquée par la brutalité de l'administration du camp ; il écrit : « Tout homme qui n'est pas capable de se sacrifier pour une idée, de quelque nature qu'elle soit, n'est pas un homme au sens le plus élevé. Nous subissons ici ce qui fait de l'homme un homme : souffrir pour une idée. »

Les survivants de cet enfer sur terre finiront par être transportés plus à l'Est, aux confins de la Chine. Bien que la guerre entre le *Reich* et la Russie se soit terminée en 1917, les prisonniers de guerre allemands, devenus des jouets aux mains des Blancs et des Rouges, sont maintenus dans les camps. Les derniers ne seront libérés qu'en 1921.

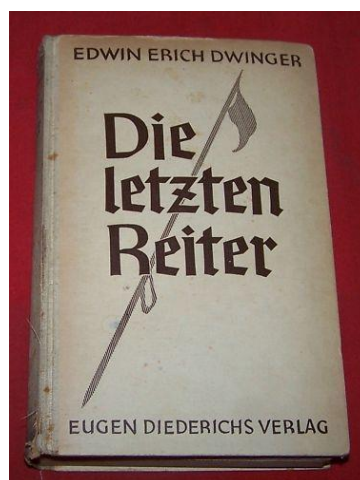
Entre Blancs et Rouges



Dwinger réussit toutefois à s'échapper du camp en 1919, mais est refait prisonnier par les Blancs anti-bolcheviques, et placé devant l'alternative : ou la mort ou l'engagement contre les communistes. Dans le deuxième volume de sa trilogie, *Zwischen Weiss und Rot* (*Entre les Blancs et les Rouges*), Dwinger décrit la pire et la plus brutale des guerres, la guerre civile. Il y décrit les atrocités commises par les uns et les autres, ciselant les phrases les plus poignantes de son œuvre. Au début des années vingt, l'Europe a eu peur du bolchevisme mais a été également fascinée par lui. La peur du bolchevisme explique l'émergence des partis radicaux de droite. Seuls ceux qui ont vécu le destin du peuple russe en ces années terribles de la guerre civile entre Blancs et Rouges peuvent comprendre de tels sentiments.



La défaite de l'armée de Koltchak, à laquelle le malgré lui Dwinger appartenait, signifia l'effondrement définitif de la résistance anti-bolchevique. Dwinger se retrouve une nouvelle fois dans un camp de prisonniers. Il s'évade et peut, à l'été 1920, franchir la frontière allemande. D'heureuses circonstances lui permettent d'acquérir un emploi d'intendant dans une grande propriété de Prusse orientale. Quelques-uns de ses camarades y ont également trouvé refuge et ont essayé de commencer une carrière de paysan défricheur. Dwinger décrit les troubles de ces années, avec la cession forcée de territoires allemands et l'inflation galopante, dans le troisième tome de sa trilogie *Wir rufen Deutschland* (*Nous appelons l'Allemagne*). Cette trilogie, parue entre 1929 et 1932, a assis la réputation d'écrivain de Dwinger.



La majeure partie de son œuvre complète, comptant plus de trente livres totalisant près de deux millions d'exemplaires vendus, est consacrée aux rapports germano-russes. Ainsi, par exemple, *Die letzten Reiter* (*Les derniers cavaliers*), livre paru en 1935. L'auteur y décrit la tragédie des Pays Baltes et de la caste dominante allemande qui y était installée depuis plus de 700 ans. Cette caste avait participé à l'éclosion culturelle et à l'essor économique de cette

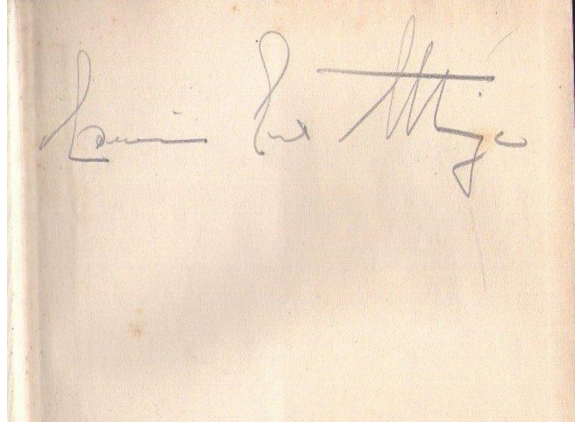
région d'Europe. *Und Gott schweigt ? (Et Dieu se tait ?)*, paru en 1936, est également un ouvrage très connu de Dwinger. Il y décrit les impressions d'un jeune communiste qui, émigré en Russie en 1933 et horrifié par la situation de la Russie bolchevique, se transforme progressivement en militant anti-communiste et revient en Allemagne.

Dwinger et la politique slave du Troisième Reich

Vu ses origines et ses expériences vécues, cette double imprégnation biologique et existentielle, Dwinger est resté pendant toute sa vie un anti-communiste convaincu, même si, sous le Troisième Reich, il n'a jamais accepté la politique slave de l'État national-socialiste. Dwinger voulait donner aux peuples de Russie une place équivalente, des droits égaux et un rôle égal à celui des Allemands. Pour cette raison, les rapports entre Dwinger et les détenteurs du pouvoir nationaux-socialistes ont toujours été ambigus. En tant que représentant du mouvement littéraire « nationaliste soldatique », il appartenait davantage au camp nationaliste révolutionnaire qu'à celui des protagonistes de la politique raciale du Troisième Reich. Cependant Dwinger n'a pas résisté à l'appel du *Reichsführer-SS* Heinrich Himmler. Pendant la campagne de Russie, il devient *SS-Obersturmbannführer* et surtout conseiller de Himmler pour les questions soviétiques.

Mais la carrière de Dwinger s'est poursuivie aussi en dehors du cadre de la SS. Dès 1933, il était devenu membre de la section littéraire de l'Académie prussienne des Arts et « sénateur culturel du Reich » (*Reichskultursenator*), une fonction avant tout honorifique, non assortie d'un quelconque pouvoir dans la scène culturelle de l'État national-socialiste, plurielle et divisée en factions antagonistes. Toutefois, ses positions de nature académique ou politique nous permettent de douter du rôle de « résistant » que Dwinger s'était donné après 1945. Dans la procédure de dénazification qu'il a subie, ses juges lui ont toutefois accordé « un grand courage à plusieurs reprises ; il aurait été « jusqu'au bout du possible. »

Après la Seconde Guerre mondiale, Dwinger a connu encore une fois le succès littéraire, avec son livre *Wenn die Dämme brechen (Quand les barrages cèdent)*. Paru en 1950, il décrit l'effondrement de la Prusse orientale. Le 17 décembre 1981, Dwinger meurt ; avec lui disparaît un écrivain allemand qui a incarné, comme aucun autre, les liens tragiques entre l'Allemagne et la Russie. Certes, il serait bien trop simpliste de réduire Dwinger à une sorte d'anti-Remarque. Mais sans le succès mondial d'*À l'Ouest rien de nouveau*, et sans le rejet unanime de ce livre par le camp nationaliste sous Weimar, les ouvrages de Dwinger n'auraient pas connu le succès qu'ils ont eu.



Ulli Baumgarten (texte issu de *Junge Freiheit*, n°23/1999, avec l'aimable autorisation de Robert Steuckers)

